

Eglise du Saint-Sacrement à Liège
Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers
Feuilleton de la 4^e semaine de Pâques
Samedi 9 mai 2020

**BENSON, LES PARADOXES
DU CATHOLICISME (2)
LA PAIX ET LA GUERRE**

« Heureux les pacifiques
car ils seront appelés les enfants de Dieu »
(Mt 5, 9).

« Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ;
je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive »
(Mt 10, 34).

[33]

Nous avons vu que la clé des Paradoxes de l'Évangile et celle des Paradoxes du Catholicisme est une seule et même clé, c'est-à-dire que la Vie qui les produit est à la fois divine et humaine. Examinons

Comment elle explique ceux du Catholicisme, particulièrement ceux qui nous sont reprochés par nos adversaires.

[34]

Nous vivons en effet à une époque où le Catholicisme n'est plus considéré par les hommes intelligents comme d'une si évidente absurdité que la discussion est inutile. Des raisons définies sont données par ceux qui se tiennent en dehors de nos frontières, pour justifier l'attitude qu'ils prennent ; des accusations définies sont faites qui doivent être ou admises ou réfutées.

D'autre part ceux qui se tiennent hors des murs de la Cité de la Paix ne savent rien, il est vrai, de la vie qu'y mènent ses citoyens, rien de l'harmonie et de la consolation que seul le Catholicisme peut donner. Pourtant, sur certains points, il se peut qu'en examinant les grandes lignes que cette cité dessine au ras du ciel, ces observateurs qui sont à l'écart soient en mesure d'en savoir davantage sur la place qu'elle occupe dans le monde et l'influence si grande qu'elle exerce sur la vie humaine en général, que le dévot qui habite en paix dans ses murs.

Examinons donc leurs réflexions sans les tenir nécessairement comme absolument fausses ; il se peut qu'ils aient saisi [35] des aperçus que nous avons négligés et des relations que nous avons trop considérées comme probantes ou que nous avons tout à fait oublié de voir. Il se peut que ces accusations finissent par nous apparaître comme n'étant que nos croyances sous un déguisement qui les cache.

I.

Toute religion digne de ce nom a comme principal objet, nous dit-on, et comme droit suprême à la considération ce fait qu'elle établit ou qu'elle entretient la paix parmi les hommes. Il en fut ainsi et d'une façon suprême dans les premiers temps du Christianisme. Ce fut ce que son grand prophète a prédit de son œuvre quand son divin fondateur viendrait sur la terre. La nature recouvrera son harmonie perdue et les dissensions des hommes cesseront quand, lui, le Prince de la Paix, approchera. Les bêtes elles-mêmes

reposeront ensemble amicalement : le lion et l'agneau, le léopard et le chevreau [Is 11, 6]. Plus tard ce fut le message de Paix que les Anges proclamèrent sur son berceau à Bethléem [Lc 2, 14] ; ce fut le don de la Paix qu'il pro-[36]-mit lui-même à ses disciples [Jn 14, 27] ; c'était à la « Paix de Dieu qui surpasse tout entendement » que le grand Apôtre confiait ses convertis [Ph 4, 7]. Ceci donc, comme on nous l'a dit, est de l'essence même du Christianisme ; telle est la suprême « bénédiction des Pacifiques » qu'ils seront appelés les « enfants de Dieu » [Mt 5, 9].

Cependant, si nous nous tournons vers le Catholicisme, nous sommes amenés à voir en lui non ce qui rassemble mais ce qui disperse, non la fille de la paix, - mais la mère de la désunion. Y a-t-il aujourd'hui un seul pays tourmenté en Europe, demande-t-on avec emphase, qui ne doive au moins une partie de sa misère aux prétentions du Catholicisme ? Qu'y a-t-il si ce n'est le Catholicisme au fond des divisions de la France, des misères du Portugal et des dissensions de l'Italie ? Relisez l'histoire et vous trouverez partout le même récit. Qu'est-ce qui troubla si souvent la politique de l'Angleterre du XII^e au XV^e siècle et la déchira en deux au XVI^e si ce n'est la résistance déterminée d'une nation adolescente à la tyrannie de Rome ? Qu'y a-[37]-il derrière les guerres religieuses de l'Europe, depuis les incendies de Smithfield, les tortures d'Elisabeth et le sang de la Saint-Barthélemy, si ce n'est cette religion intolérante et intolérable qui ne veut pas transiger même avec les plus raisonnables de ses adversaires ? Il est impossible, bien entendu, de n'attribuer qu'au Catholicisme seul tout le blâme, de prétendre que dans chaque cas, ce fut le catholique qui fut l'agresseur, mais il est vrai du moins de dire que les principes catholiques furent l'occasion et les prétentions catholiques la cause malheureuse de tout ce flux incalculable de misère humaine.

Combien donc, nous dit-on, différent étrangement de la religion de Jésus-Christ, cette religion de discorde, et de la douceur du pauvre de Nazareth tout ce qu'elle prétend affirmer au point de vue du dogme et de la discipline. Si le véritable Christianisme est

aujourd'hui quelque part, ce n'est pas là qu'il se cache, il faut le chercher plutôt parmi les doux humanitaires de notre pays et d'autres contrées, parmi des hommes qui luttent pour la paix à tout [38] prix, des hommes dont les vertus principales sont celles de la tolérance et de la charité, et mieux que quiconque ont mérité la béatitude d'être « appelés les enfants de Dieu ».

II.

Nous passons de la vie du Catholicisme à la vie de Jésus-Christ et vraiment il semble tout d'abord que le contraste soit justifié. Nous ne pouvons nier les accusations de notre critique. Chacune de ses assertions historiques est vraie : il est incontestable que le Catholicisme a été l'occasion de plus d'effusion de sang qu'aucune des ambitions ou des jalousies de l'homme.

Et il est vrai en outre que Jésus-Christ a prononcé cette bénédiction, qu'il a commandé à ses disciples de rechercher la paix et qu'il les a confiés, au moment suprême de son exaltation, à la Paix que Lui seul peut donner.

Cependant si nous y regardons de plus près, le cas n'est pas si simple. Tout d'abord, quel fut, en réalité, l'effet immédiat et direct de la vie et de la personnalité de [39] Jésus-Christ sur la société dans laquelle il vivait, si ce n'est cette dissension même, cette effusion de sang et cette misère qui sont reprochés à son Eglise ? Ce fut précisément pour ce fait qu'il fut livré aux mains de Pilate. « Il soulève le peuple, il se fait roi » [cf. Lc 23, 5]. C'est un démagogue provocateur, un citoyen déloyal, un danger pour la Paix romaine.

Et il semble bien qu'il y ait eu des excuses à ces accusations. Ce ne fut pas le langage d'un moderne « humanitaire », celui du « chrétien » moderne tolérant, qui tomba des lèvres divines de Jésus-Christ. « Allez dire à ce renard », s'écrie-t-il en parlant du chef de son peuple [Lc 13, 32]. « Sépulcres blanchis, pleins au dedans d'os de morts ! Vipères ! Hypocrites ! » [cf. Mt 23, 27-28 ; 12, 34 ; 15, 7 ; 23, 33] Tel est le langage dont il se sert en parlant

aux représentants de la religion d'Israël. Est-ce le genre de discours que nous font entendre les maîtres modernes de la pensée religieuse ? Un tel langage serait-il toléré dans les chaires chrétiennes d'aujourd'hui ? Est-il possible d'imaginer un discours plus incendiaire, des sentiments « moins chrétiens » comme [40] on dirait aujourd'hui, que ces mots prononcées par celui qui n'est autre que le divin fondateur du Christianisme ? Que dire de cette scène étonnante où il chassa les vendeurs du Temple [Jn 2, 13-17 ; Mt 21, 12-13 ; Mc 11, 15-17 ; Lc 19, 45-46] ?

Et quant à l'effet de ces méthodes et de ces paroles, Notre-Seigneur lui-même est tout à fait explicite : « Ne vous y trompez pas, crie-t-il au moderne humanitaire qui prétend être seul à le représenter. Ne vous y trompez pas. Je ne suis pas venu pour apporter la paix à tout prix ; il est des choses pires que la guerre et le sang répandu. *Je suis venu pour apporter non la paix, mais le glaive. Je suis venu pour diviser les familles, non pour les unir ; pour désorganiser les royaumes, non pour les affermir, pour élever la mère contre la fille et la fille contre la mère, pour établir non la tolérance universelle mais la Vérité universelle.* » [cf. Mt 10, 34-36 ; Lc 12, 51-53]

Comment expliquer ce Paradoxe ? Comment peut-il être possible que le Prince de la Paix et par conséquent son Eglise, bien que tous deux prétendent être les amis de la Paix, apportent non la paix mais le glaive ?

[41]

III.

L'Eglise Catholique est une société humaine. C'est-à-dire qu'elle est composée d'êtres humains ; elle dépend, humainement parlant, de circonstances humaines ; elle peut être assaillie, affaiblie, et désarmée par des ennemis humains. Elle demeure au milieu de la société humaine et c'est sur la société humaine qu'elle exerce son action.

Or, si elle n'était pas humaine, si elle était une société purement divine, une société lointaine et bâtie dans les cieux, un idéal distant et à venir vers lequel la société humaine serait en marche, il n'y aurait aucun conflit. Elle ne se heurterait jamais aux passions et aux antagonismes des hommes ; elle supprimerait, de temps en temps, ses conseils de perfection, ses appels à une vie plus haute, si ces conseils n'étaient pas les principes vitaux et actuels qu'elle doit propager parmi les hommes.

Et, en outre, si elle était purement humaine, il n'y aurait pas de conflit. Si elle était simplement montée d'en bas, simplement le résultat de la pensée religieuse la [41] plus pure de ce monde, le niveau le plus élevé de l'acquisition spirituelle, elle pourrait admettre des compromis, elle pourrait faire des suppressions, garder le silence.

Mais elle est à la fois humaine et divine et par conséquent l'état de guerre est pour elle certain et inévitable. Car elle demeure au milieu des royaumes de ce monde et ceux-ci sont constitués, quant à présent du moins, sur des bases complètement humaines. Les hommes d'Etat et les rois de nos jours ne fondent plus leur politique sur des considérations surnaturelles ; leur but est de gouverner leurs sujets, de les maintenir dans la paix et l'union, de faire la guerre, s'il en est besoin, dans l'intérêt même de la paix, et tout cela entièrement basé sur des causes naturelles. Le commerce, la finance, l'agriculture, l'éducation dans les choses de ce monde, la science, l'art, l'exploration, toutes les activités humaines en général, toutes ces choses sous leur aspect purement naturel forment presque toute la science moderne de l'homme d'Etat. Nos gouvernants ne sont, de leur [43] propre aveu, en tant qu'hommes publics, ni pour la religion ni contre elle ; la religion est une affaire privée qui ne regarde que l'individu et les gouvernements se tiennent à l'écart de cette affaire ou tout au moins ont cette prétention.

Et c'est dans un monde ainsi fait, dans cette forme de société humaine que l'Eglise catholique, en vertu de son humanité, est

contrainte de vivre. Elle est aussi un royaume et bien qu'elle ne soit pas de ce monde, elle y vit.

Car elle est aussi divine. Son message contient nombre de principes surnaturels qui lui ont été révélés par Dieu ; elle est constituée surnaturellement ; elle repose sur une base surnaturelle ; elle n'est pas organisée comme si ce monde était tout. Au contraire elle place, d'une manière déterminée, en premier lieu le royaume de Dieu et, aussi nettement, en second lieu les royaumes du monde ; la paix de Dieu d'abord, l'harmonie entre les hommes ensuite.

Elle est donc contrainte, quand ses principes surnaturels heurtent les principes naturels humains, d'être une cause de dé-[44]-sunion. Ses lois sur le mariage, par exemple, sont en conflit avec les lois sur le même sujet de la majorité des Etats modernes. Il est inutile de lui dire de modifier ses principes ; ce serait lui dire de cesser d'être surnaturelle, de cesser d'être elle-même. Comment peut-elle modifier ce qu'elle croit être son Message divin ?

En outre, puisqu'elle est organisée sur une base surnaturelle, sa constitution comporte des éléments surnaturels qu'elle ne peut pas plus modifier que ses dogmes. Récemment, en France, elle s'est vu offrir les *royaumes de ce monde* [cf. Mt 4, 8 ; Lc 4, 5-7] si elle consentait à en agir ainsi ; on lui a proposé de conserver sa richesse, ses églises et ses maisons et d'abandonner son principe d'appel spirituel au Vicaire du Christ. Si elle n'avait été qu'humaine, comme son devoir eût été évident ! Comme il aurait été inévitable qu'elle modifiât sa constitution d'accord avec les idées humaines pour conserver intacte sa propriété ! Et comme il était absolument impossible qu'un tel marché pût convenir à une société qui est à la fois divine et humaine !

[45]

Prenons donc courage. Nous désirons la paix par-dessus tout, c'est-à-dire la Paix de Dieu, non cette paix que le monde peut nous ravir puisque c'est lui qui la donne, non cette paix qui dépend de l'harmonie de la nature avec la nature, mais de la nature avec la grâce.

Pourtant, aussi longtemps que le monde sera divisé quant à la fidélité ; aussi longtemps que le monde, ou un pays ou une famille ou même une seule âme s'appuieront sur des principes naturels divorcés d'avec le divin, aussi longtemps pour ce monde, pour ce pays, pour cette famille, et pour ce cœur humain, la religion surnaturelle du Catholicisme apportera non la paix mais le glaive. Et il en sera ainsi jusqu'à la fin, jusqu'à cette catastrophe finale d'Armageddon qui verra s'écrouler le monde.

« Je viens », s'écrie Celui qui est monté sur le Cheval blanc [cf. Ap 6, 1-2] pour apporter en vérité la Paix, mais une paix dont le monde ne peut pas même rêver ; une paix édifiée sur les fondements éternels posés par Dieu lui-même, non sur les sables mouvants de [46] la convenance humaine. Et jusqu'à ce que cette Vision se lève, il y aura la guerre ; jusqu'à ce que la Paix de Dieu descende vraiment et soit acceptée, « jusque-là mes ossements seront éclaboussés de sang et de ma bouche sortira non la paix mais un glaive à deux tranchants. » [cf. Ap 1, 16 ; 19, 15]